

Recherches sociographiques



De cultivateur à chef d'entreprise agricole, la transformation socioculturelle de la ferme familiale québécoise

Diane Parent

Volume 37, Number 1, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057008ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057008ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parent, D. (1996). De cultivateur à chef d'entreprise agricole, la transformation socioculturelle de la ferme familiale québécoise. *Recherches sociographiques*, 37(1), 9–37. <https://doi.org/10.7202/057008ar>

Article abstract

The author presents an analysis of the transformation of the family farm and, in general, of contemporary Quebec farming as expressed in the testimonials of forty-eight partners of sixteen jointly owned family farms, located in semi-urban areas, involved in dairy production. Change is seen to manifest itself in various ways in the lives of farmers according to the weight of social and cultural factors and according to the importance of the intergenerational shock regarding the meaning of work. Although more objective changes on an economic, technical or demographic level prove to be important, we realize that overall changes must be placed in context with the transformation of the social and occupational transformation of the family actors.

DE CULTIVATEUR À CHEF D'ENTREPRISE AGRICOLE, LA TRANSFORMATION SOCIOCULTURELLE DE LA FERME FAMILIALE QUÉBÉCOISE

Diane PARENT

L'auteur présente une analyse de la transformation de la ferme familiale, et, de manière générale, de l'agriculture québécoise contemporaine, telle qu'exprimée dans les récits de quarante-huit partenaires de seize propriétés agricoles familiales situées en milieu semi-urbain et s'adonnant à la production laitière. On constate que le changement s'est manifesté de diverses manières dans la vie des agriculteurs selon le poids des facteurs sociaux et culturels et selon l'importance du choc entre les générations quant au sens du travail. Même si les transformations plus objectives, économiques, techniques ou démographiques se sont révélées importantes, on se rend compte que les changements d'ensemble doivent être mis en rapport avec la transformation de la position sociale et professionnelle des acteurs familiaux.

La ferme familiale a changé depuis les trente dernières années, c'est devenu une évidence : actuellement, certains analystes la jugent même en état de crise (GOUIN, HAIRY, PERRAUD, 1990). Déclin des campagnes, désengagement de l'État, instabilité des marchés, pressions environnementales, problème de transfert de ferme, exigences professionnelles accrues, autant de phénomènes qui viennent ébranler ses assises. En fait, le recul des ans nous fait constater que depuis l'après-guerre, sous la pression constante de l'industrialisation, l'agriculture des pays industrialisés s'est redéfinie selon le modèle libéral productiviste (LIPIETZ, 1989) selon lequel prédomine le développement maximal des ressources de production. Tout en entraînant une augmentation appréciable de la productivité et du niveau de vie des agriculteurs, ce modèle a provoqué d'importants effets indésirables, notamment l'épuisement des ressources

naturelles, l'effritement constant du nombre de fermes, une inégale répartition de la richesse et un clivage social important (BAREL, 1984). Qu'il suffise de mentionner qu'entre 1974 et 1988, plus de la moitié des fermes laitières québécoises ont disparu, passant de 29 500 à près de 13 400 (Groupe de recherche en économie et politique agricole, GREPA, 1993). D'ailleurs, de récents débats traduisent cette remise en question. Des États généraux du monde rural de février 1991 au Sommet sur l'agriculture québécoise de juin 1992, le secteur agricole se trouve, s'il faut en juger par les conclusions de ces forums, à un point tournant. Le discours officiel émanant tant des secteurs public et privé que du syndicalisme agricole souligne avec force que l'agriculture n'a pas le choix : elle doit, selon les formules consacrées, s'adapter aux exigences des consommateurs, faire face à la mondialisation des marchés et [...] préserver le mode d'exploitation familial (États généraux du monde rural, 1991), car bien que les entreprises agricoles soient de plus en plus imposantes, c'est le mode de propriété familial qui prédomine (GOUIN et MORISSET, 1990 ; GOUIN et DEBAILLEUL, 1987).

Lorsqu'on se penche sur les analyses sociologiques qui ont étudié le changement en milieu agricole on constate chez nous, depuis *La fin d'un règne* (FORTIN, 1971), un vide relatif. En effet, coïncée dans la ruralité, un terme qui associe l'agriculture à un espace géoculturel bien précis, la campagne, et placée en dichotomie, voire en opposition par rapport à l'urbanisation, l'agriculture arrive difficilement à se définir sociologiquement, car si pendant des siècles le monde rural a été largement agricole, cela n'est plus vrai aujourd'hui. Selon le recensement de 1986, la population agricole du Québec représentait à peine 15 % de la population rurale (JEAN, 1991). Bien que l'on constate la persistance de la ruralité, laquelle se définit de moins en moins par la fonction agricole, force est d'admettre que depuis quelques années, comme le rapporte JEAN (1989), la sociologie rurale québécoise et la sociologie en général sont demeurées particulièrement silencieuses devant la transformation du milieu rural en général et de l'agriculture en particulier, fait très surprenant lorsqu'on constate le lien historique qui unit la société québécoise avec ce milieu.

En ce qui concerne la transformation organisationnelle de la ferme familiale, le phénomène a préoccupé les chercheurs en gestion agricole. Ils considèrent d'abord la ferme-entreprise et s'emploient à en analyser la dynamique organisationnelle, notamment le processus décisionnel dans le but de maximiser l'agencement optimum des ressources (LEVALLOIS, 1991 ; PETIT, 1981 ; RÉTHORÉ et RIQUIER, 1988 ; BROSSIER *et al.*, 1991). Dans cette littérature on voit poindre depuis peu des credos articulés autour de la prescription d'excellence, des fermes à succès et des typologies d'entrepreneurs gagnants (DION, 1991 ; FUNK et SHAW, 1990). Qui plus est, l'approche fonctionnaliste inscrite à l'intérieur des études de la gestion agricole véhicule la vision d'une famille où règnent le consensus et l'harmonie, occultant de ce fait les phénomènes de pouvoir et d'autorité, les inégalités entre acteurs sociaux, les espaces de tension entre famille et entreprise agricole (LAGRAVE, 1985), notamment entre les hommes et les femmes (BARTHEZ, 1982). On tend à fonder l'individualité dans l'ap-

partenance familiale. De même l'analyse sous l'angle de la classe sociale sous-entend dans la classe paysanne une forme d'homogénéité qu'il est permis de contester. En fait, les études sur les conditions des jeunes établis depuis la fin des années 1970 (MUZZI et MORISSET, 1987), celles sur la situation particulière des agricultrices (DION, 1983; TROTTIER, 1984), de même que celles sur la spécificité structurelle propres à chaque secteur de production (MORISSET, 1990) ou à chaque région (PELLETIER, 1989) rendent caduques les analyses qui confondent l'ensemble du milieu agricole avec la classe paysanne (BOURDIEU, 1977). Enfin, la majorité des études qui ont pris pour objet le milieu agricole ont privilégié des enquêtes menées à grande échelle, où, la plupart du temps, le porte-parole de l'entreprise est l'agriculteur, désigné implicitement comme le seul meneur de jeu de l'entreprise.

C'est dans ce contexte que nous avons voulu procéder à un recadrage de l'analyse de la transformation de la ferme familiale en nous inspirant de la sociologie de la connaissance et en nous attardant à l'interprétation des acteurs sociaux (PARENT, 1994).

I. Méthodologie

Par une analyse thématique de contenu tirée d'un corpus de quarante-huit entretiens sociologiques approfondis menés auprès de partenaires de seize copropriétés agricoles familiales, nous avons essayé de comprendre le changement qui a caractérisé la ferme familiale et, par extension, l'agriculture québécoise, au cours des trente dernières années, c'est-à-dire le changement tel que pensé, vécu et objectivé par les acteurs qui ont opéré la transformation du mode d'exploitation de leur entreprise agricole. C'est ainsi que le passage de la coexploitation parents-enfants à celui de la copropriété parents-enfants, qui suppose le partage du travail et du capital par contraste avec la logique patrimoniale de type patrilinéaire, a servi de voie d'entrée à nos entretiens.

Cette recherche empirique s'appuie sur des entrevues sociologiques approfondies (GAGNON, *circa* 1990; GAGNON et HAMELIN, 1978), inspirées de l'approche biographique (BERTAUX, 1976, 1980) réalisées entre les mois de novembre 1991 et avril 1992 auprès de 48 agriculteurs et agricultrices regroupés au sein de 16 fermes laitières de type parents-enfants, situées en milieu semi-urbain, soit à l'intérieur des régions agricoles de Québec et de Beauce-Appalaches près des villes de Montmagny et de Québec (tableau 1).

Nos informateurs sont tous issus de fermes laitières de type parents-enfants qui ont privilégié le développement agricole extensif. Ce sont en majorité des hommes (34). Les parents se sont en général établis à la fin des années 1950 ou au début des années 1960, alors que pour les enfants l'établissement s'est réalisé juridiquement lors de la formation de la copropriété, étape se situant à l'intérieur des années 1980. Certes, l'échantillon ne nous permet pas d'étudier l'ensemble des transformations qui

ont marqué le mode d'exploitation familial. Il peut cependant dévoiler comment nos témoins participèrent de manière plus ou moins consciente à sa transformation et même davantage. Les changements catégorisés par chacun ne concernent pas seulement la transformation de leur propre entreprise ; il leur est arrivé fréquemment de témoigner de leur rapport avec le milieu agricole en général et la société environnante.

TABLEAU 1

Description sommaire de la population étudiée

Modes d'organisation familiale (société ou compagnie)	Nombre d'entreprises	Nombre total de membres
Père-mère-fils	7 (44 %)	24 (50 %)
Père-fils	5 (31 %)	12 (25 %)
Mère-fils	2 (12,5 %)	4 (8,33 %)
Père-mère-fille-gendre	1 (6,25 %)	4 (8,33 %)
Père-mère-fils-belle-fille	1 (6,25 %)	4 (8,33 %)
TOTAL	16 (100 %)	48 (100 %)

Nous avons construit des catégories d'analyse dont certaines ont été totalement induites des matériaux recueillis. La première concerne la transformation de l'espace de vie économique et matériel : les thèmes principaux se rapportent la question de la propriété, particulièrement l'établissement en agriculture et la transmission du patrimoine. Nous avons de plus groupé sous cette catégorie les propos sur le travail soit, l'organisation du travail (les pratiques décisionnelles, l'aménagement du temps de travail, les relations avec la main-d'œuvre extérieure, la nature des tâches accomplies) et la signification morale du travail. Finalement, nous avons abordé le thème des ressources matérielles de production par le biais des discours sur la montée de la mécanisation et de la technologie et sur la transformation des pratiques d'élevage.

La catégorie « espace de vie professionnelle » comprend quatre thèmes apparus lorsque nos témoins abordaient la transformation du métier d'agriculteur. Ainsi, il est d'abord question de l'identité, du sens attribué au fil du temps au fait d'être agriculteur, thème auquel s'enchaîne celui de la reconnaissance sociale, selon l'interprétation par les interviewés de l'image publique que leur renvoie l'ensemble social. Le troisième thème concerne l'autorité, particulièrement la transformation des règles d'autorité morales et rationnelles dans les rapports père-fils ; en outre, la question de la formation s'est révélée importante dans les discours sur la compétence et sur les exigences des pratiques agricoles contemporaines.

Dans l'espace de « vie sociale », nous avons fait ressortir d'abord les récits portant sur la transformation de la sociabilité familiale interne, particulièrement la transformation de la famille traditionnelle à la suite de l'importance accordée au couple

mari-femme au détriment du clan familial. Par ailleurs, nous avons abordé la transformation de la socialisation extérieure à la famille. Finalement, dans les propos sur l'État et le syndicalisme agricole, nous avons observé la transformation de la vie politique, dimension qui a fait l'objet de moins de développements chez nos témoins. Le tableau 2 présente l'ensemble de la catégorisation finale.

TABLEAU 2

Catégorisation et découpage des espaces de changement

Espaces de changement	Thèmes	Sous-thèmes
Vie économique et matérielle	1. La propriété 2. Le travail 3. Les ressources de production	1.1 L'établissement en agriculture 1.2 La transmission du patrimoine 2.1 L'organisation du travail 2.2 Le sens moral ou la valeur 3.1 La mécanisation et la technologie 3.2 Le troupeau laitier
Vie professionnelle	1. L'identité professionnelle 2. La reconnaissance sociale 3. L'autorité rationnelle et morale dans le rapport père-fils 4. La formation	4.1 L'école
Vie sociale	1. La transformation de la sociabilité familiale 2. La socialisation à l'extérieur de la famille	1.1 Le couple
Vie politique	1. L'État 2. Le syndicalisme agricole	

II. Nos observations

Dans l'exposé qui suit, nous avons choisi de mettre en évidence les thèmes les plus importants pour nos témoins. Il s'agit du travail au plan moral et de certains éléments clés de la vie professionnelle et sociale.

1. Le travail : d'une morale de la nécessité à un moyen de gagner sa vie

Nos témoins ont beaucoup insisté sur la transformation de leur travail, non seulement au plan technique ou organisationnel, mais aussi et surtout en rapport avec les valeurs enracinées dans le travail. Nous avons constaté que s'il existe une onde de

choc, elle se produit par une différence marquée entre les générations quant au sens du travail. Ce constat s'appuie sur le discours qui porte sur le rythme du travail, sur la confrontation des définitions relatives à « la qualité de vie à la ferme », expression couramment employée qui fait référence notamment aux loisirs, pauses et vacances, et surtout sur la nouvelle temporalité importée du monde des organisations, qui propose un découpage du travail en « vie active » et « retraite ».

Ce sont avant tout les valeurs d'effort et de nécessité élevées au rang de vertus qui ont gouverné et qui teintent encore le rapport au travail des aînés, phénomène déjà relevé par DELFOSSE (1988). Pour ceux qui disent ne pas avoir eu « d'heure pour sortir de l'étable », qui n'ont connu que très récemment les vacances, qui « ont bien mérité de s'arrêter de temps en temps », il semble assez difficile de s'approprier la vision moderne de leurs enfants pour qui pauses, vacances et loisirs sont désormais des conditions essentielles à leur entrée en agriculture :

Travailler, manger et dormir, un cheval peut faire ça. On l'a fait assez longtemps. Aujourd'hui ma femme et moi, on prend des vacances, on va faire du ski ; Yves est bien responsable. Je pense qu'on l'a bien mérité. Il faut pas que ce soit comme avant cette question-là, en agriculture faut pouvoir réaliser ses rêves. (Yoland, 58 ans, entrevue n° 7, p. 17.)

Mon père, il parle de la qualité de vie, il fait des conférences là-dessus. J'ai dit à l'agronome : « Si y fallait que je t'en parle tu verrais que ça change ». Tu vois moi j'aime le ski-doo, je fais des compétitions. Je me sens mal si je pars deux jours, on dirait que je viens de lui arracher les deux bras sauf si c'est pour des activités agricoles. Ah là, il n'a pas la moindre hésitation, pourtant quand il m'arrive un matin puis qu'il décide de faire du ski ça me dérange pas pantoute, au contraire ça me stresse moins de partir après. Comme là le 7 février il y a une journée agricole puis le 8 j'ai planifié d'aller voir des courses de ski-doo, bien je n'en ai pas encore parlé pour celle-là, pourtant il m'a dit que je ne prenais pas assez de vacances, mais quand j'arrive pour les prendre c'est une autre affaire. C'est normal aujourd'hui pour les agriculteurs d'avoir des vacances. (Yves, 28 ans, le fils de Yoland, entrevue n° 9, p. 11-12.)

Le choc entre les générations est encore plus manifeste lorsqu'il s'agit d'envisager la retraite, cette rupture imposée par la vision moderne du travail. De fait, pour les aînés qui se sont réalisés humainement dans leur travail, l'étape du retrait, synonyme d'inactivité, est envisagée avec beaucoup d'appréhension ; pour eux, se retirer, c'est idéalement « continuer de travailler sur la ferme, responsabilités en moins ». Le témoignage de Bertrand est particulièrement significatif :

La retraite : ce n'est pas moi qui y pense, c'est Benoît qui me pousse à la prendre. Il sait que j'ai tellement travaillé, il me dit : « Dépense ton argent, relaxe ». Je leur ai dit que je ne veux pas être influencé : la retraite c'est dans la tête que ça se prend. Je vais vous conter une petite anecdote. Le beau-père d'un de mes frères, il commençait à être âgé puis mon frère m'appelle et me dit : « Le beau-père on l'a décidé à midi à vendre ses vaches, es-tu acheteur ? » J'ai dit : « Oui ! » J'achète les 14 vaches, je les amène ici le lundi. Le vendredi soir, le monsieur arrive ici. Il était assis sur une chaise, il avait l'air d'un petit garçon de cinq ans, il aurait braillé là si je ne lui revendais pas ses vaches. J'ai dit : « Y me semble qu'avec l'argent que je vous ai donné vous pourriez vous en racheter d'autres ? » Ce n'est pas ça qu'il voulait, c'était ses vaches. J'ai dit : « Remboursez-moi, payez mes frais. » Je l'ai revu et il venait me trouver. Il m'a dit : « Toi t'as été smat en maudit. » Ça lui avait fait plaisir vous pouvez pas imaginer. C'est bien pour dire, c'est juste des vaches. Non, la retraite j'vais

la prendre quand je vais être réellement décidé. La retraite idéale pour moi ça serait de continuer à travailler ici quand mon garçon va *runner* ça. (Bertrand, 62 ans, entrevue n° 13, p. 9.)

De leur côté, les plus jeunes envisagent volontiers la perspective de devoir se retirer un jour de l'agriculture, « comme tout le monde » ; ou bien ils disent avoir développé d'autres intérêts ou encore ils ne veulent pas reproduire les anciens modèles du père envahissant, incapable de déléguer, ayant investi sa vie entière en agriculture :

Mon père ce qui va l'arrêter c'est la mort. Arrêter de travailler, c'est là qu'il va tomber malade. J'ai eu des conflits avec lui là-dessus, je voyais qu'il commençait à s'en aller sur son apogée puis il ne voulait pas lâcher. Je lui disais : « Tu me barres ». Moi à 50 ans je vais déjà y penser [à la retraite]. J'ai toujours aimé le sport, j'ai d'autres activités, je ne suis pas en peine pour faire autre chose. (Benoît, 35 ans, le fils de Bertrand, entrevue n° 15, p. 11-12.)

Sa retraite mon père ça fait longtemps qu'il en parle. Il a peur de ça, il a peur de perdre le contrôle. On l'a déjà relancé mais il ne veut rien savoir. Il dit que c'est pour les autres. En tout cas, moi ce n'est pas de même que je vois ça. J'ai trop souffert de voir mon père en arrière, diminué, pas capable de se détacher de l'ouvrage. Faut savoir s'arrêter, lâcher du « lousse », faire autre chose. Je ne connais pas l'avenir mais je peux te dire que ça ne sera pas comme mon père. (Romain, 31 ans, entrevue n° 27, p. 10-11.)

La question de la retraite et des délégations de pouvoir se retrouvant souvent de manière conflictuelle au cœur du rapport père-fils, les mères se sont vu confier le rôle peu enviable d'arbitre, de médiatrice, de « police » :

Benoît et Bertrand, ce sont deux générations différentes. Je suis tannée de faire la police. Benoît ça fait quelques années qu'il aimerait que Bertrand prenne sa retraite. Mon mari a peur de ça, il trouve qu'il [Benoît] n'est pas assez « ménager ». La « police » est fatiguée mais aujourd'hui c'est moins pire depuis qu'il [Bertrand] ne va plus à la grange malgré que quand il vient des camions pour chercher une vache, il s'étire le cou. Je ne lui dis pas toutes les choses qu'il n'a pas besoin de savoir parce que Benoît me le dit quand il va vendre une vache et, des fois, il ne le dit pas à son père. (Bridgette, 60 ans, entrevue n° 14, p. 6.)

2. Le changement professionnel : de cultivateur à chef d'entreprise agricole

a. L'identité professionnelle

Sur les questions identitaires, le discours est non seulement précis, mais enflammé, sans équivoque. Ce que nous appelons « identité professionnelle » et qui s'exprime dans les récits de nos témoins renvoie au vécu professionnel, aux significations tirées *de* et projetées *dans* l'expérience de travail, comme l'ont d'ailleurs défini SIMARD et POUPART (1988, p. 99). Comment nos témoins se définissent-ils en tant qu'agriculteurs aujourd'hui par rapport à hier ? Comment décrivent-ils ce « on » qui exprime leur appartenance et cette altérité qui contribue à l'affirmation à la fois de leurs particularités et de leurs différences ? Comment s'est construite cette identité qui s'enracine dans leur métier ? Autant de questions qu'éclaire le récit singulier de chaque acteur familial.

De fait, il y a à peine trente ans, l'agriculteur qui se présentait en public déclinait son identité par rapport à son village, à sa famille et à son lien patrimonial. Appelé en 1965 à faire partie des premiers GERA (groupe d'étude de rentabilité agricole), Hervé se souvient :

On se connaissait tous. La majorité venaient de Saint-..., d'autres, du village à côté. C'était toutes des familles d'agriculteurs, comme chez nous. De mon côté j'étais la 4^e génération de [...] sur la ferme. (Hervé, 62 ans, entrevue n° 23, p. 3.)

Maintenant, on se définit par son statut professionnel et au regard du champ de spécialisation de l'entreprise ; une courte phrase résume l'essentiel :

Aujourd'hui il faut se spécifier, ça fait que je dis producteur laitier. (Julien, 48 ans, entrevue n° 41, p. 15.)

En effet, un consensus règne chez tous les partenaires familiaux quant à l'affirmation de leur identité. Les acteurs ne se définissent plus par leurs liens familiaux, mais par les caractéristiques de leur profession ou encore, plus rarement, par leur statut juridique au sein de l'entreprise familiale. Cette identité n'est plus ancrée à la ferme comme mode de vie, mais bien à l'entreprise agricole, la « PME », s'empresse-t-on d'ajouter. Le vocabulaire est emprunté à l'univers classique de la gestion qui évoque à leurs yeux certains idéaux, tels que la responsabilité sociale, la réussite, la compétence. Pour justifier leur statut de « chef d'entreprise agricole », de « partenaire » ou « d'associé », ils invoquent le rôle stratégique de l'agriculture dans la société, l'importance écologique de leur activité, l'ampleur du capital à gérer, la complexité et la diversité des tâches et la somme de connaissances requises pour pratiquer l'agriculture aujourd'hui :

Tu sais les fermes aujourd'hui ce n'est plus comme c'était avant, on est des « PME ». Non, mais c'est quelque chose à administrer. Administrer une ferme ce n'est pas dur, mais l'administrer pour que ça marche c'est une autre affaire. La compagnie ici, tout « détaillé », ça, ça vaut au-dessus d'un demi-million. Le conseiller en gestion, il nous aide, mais c'est nous autres qui décident pareil. C'est des grosses patentes à *runner*. Le monde s'imaginer pas combien l'agriculture c'est important. C'est qui qui leur donne à manger. Puis les terres ici, [...] si ce n'était pas des fermes ça serait à l'abandon. (Monique, 60 ans, entrevue n° 37, p. 60.)

On relève cependant que sous l'unanimité d'expression de l'actuel statut de « chef d'entreprise » s'exprime un processus de construction de celui-ci fort différencié d'un acteur familial à l'autre, particulièrement lorsqu'il s'agit d'évaluer le rapport qu'on entretient avec le passé.

*Le père : de cultivateur à chef d'entreprise agricole,
ou la marche vers l'égalité sociale*

Pour les pères de famille rencontrés, leur début en agriculture était synonyme de « ne pas avoir de profession », car, s'empressent-ils d'ajouter, ils n'avaient pas « d'instruction ». Ils étaient donc « cultivateurs », un attribut attaché à une condition sociale inégalitaire par rapport au reste de la société.

Quand j'étais jeune la plus basse classe de la société c'était les quêteux. Après ça c'était les agriculteurs. Les filles disaient qu'elles ne voulaient pas marier un cultivateur. Le gars qui voulait se faire instruire dans ma génération c'était le gars qui voulait faire un curé ou d'autre chose ; celui qui voulait rester sur la ferme, il n'avait pas besoin d'instruction. (Roland, 60 ans, entrevue n° 26, p. 10.)

Aujourd'hui, appelé à se définir et à se situer en regard de son métier, le père est ou un « chef d'entreprise agricole » ou un « producteur agricole » ou simplement un « agriculteur », mais non pas un « cultivateur », un « fermier » ou un « habitant ».

Cultivateur, je l'ai été. Le curé l'autre jour en chaire, il a dit « les cultivateurs » je lui ai dit après : « Dites donc agriculteurs ». Les producteurs agricoles on appelait ça des habitants, des fermiers aussi. Ce n'est plus comme c'était. (Pierre-Paul, 62 ans, entrevue n° 10, p. 12.)

Cependant, chez ces acteurs, le thème de l'identité appelle automatiquement une perspective historique. Pour eux, ce rapport au passé est soit teinté d'une certaine fierté, soit plus modestement de respect, contrastant ainsi, comme nous le verrons, avec le témoignage des plus jeunes. Le père se dit l'artisan du statut que l'ensemble du milieu agricole revendique actuellement, c'est celui qui a construit le passage de « cultivateur » à « chef d'entreprise agricole » dans la marche des ruraux vers l'égalité sociale. L'altérité qui leur a servi de référent identitaire, c'était « les autres classes ». Il fallait être « évolué », suivre « l'évolution », expressions qui reviennent couramment, non pas sur un mode vindicatif, mais comme un tranquille constat.

Quand on a vécu la période des années cinquante, soixante, soixante-cinq, on a évolué, on a travaillé pour pouvoir rejoindre les autres classes de la société, on voulait vivre comme du monde nous autres aussi. Le cultivateur dans ce temps-là, il vendait son lait 1,50 \$ le cent livres puis regarde aujourd'hui avec les entreprises qu'on a. Moi j'ai participé au contingentement au début, j'ai été au front, fallait se donner des conditions pour vivre. Notre génération, on a pris ça au début. (Simon, 64 ans, entrevue no 45, p. 10-11.)

Devant la spécialisation de leur travail, le développement de l'agriculture de marché, l'éclatement des frontières entre villes et campagnes par la voie des moyens de communication, le vent de renouveau qui balayait la société québécoise, les agriculteurs qui ont commencé leur carrière au début des années soixante affirment avoir sorti leur métier de l'ombre et l'avoir inscrit dans l'espace professionnel. Cette situation a été fortement ressentie chez ceux qui sont entrés dans la carrière au moment où l'on enterrait les anciens modèles :

Dans les années cinquante, une fille qui mariait un agriculteur c'était encore un bon parti, mais moi, quand je me suis marié au début des années soixante, on entendait « aye, elle a marié un cultivateur ». Ça n'avait pas l'air drôle pour certains. (Yoland, 55 ans, entrevue n° 7, p. 20.)

*La mère : quand « l'épouse de... » devient agricultrice,
ou la reconnaissance d'un statut*

Au départ, l'entrée de la femme en agriculture se faisait par le mariage. Elle était alors la conjointe, la collaboratrice, « l'épouse de... ». Il s'agissait d'un choix de vie et non d'un choix professionnel. D'ailleurs, celles qui occupaient un emploi extérieur ont du l'abandonner pour aider leur mari à la ferme :

J'avais été élevée sur une ferme mais je n'avais pas pensé marier un agriculteur. C'est arrivé comme ça. C'était lui qui était en agriculture, je travaillais, mais je n'avais pas de profession. J'ai travaillé dans un magasin, dans un restaurant. En soixante-huit c'était normal que la fille qui se mariait, elle restait à la maison les premières années. On était les deux dans ça. (Reine, 45 ans, entrevue n° 5, p. 2.)

Graduellement, la mécanisation et la montée des nouvelles technologies de traite ont, en quelque sorte, libéré les femmes des travaux des champs ou de l'étable. Loin d'être considéré comme un phénomène de disqualification professionnelle, comme le voudraient certaines analyses (LAGRAVE, 1983 ; BECOURN, 1975), le retrait vers le foyer a été vécu par les principales intéressées comme un soulagement ou un signe d'émancipation sociale.

Quand on est arrivé en cinquante-huit j'ai traité les vaches à la main. On a eu la trayeuse puis je faisais la traite des 35 vaches toute seule, matin et soir. À un moment donné : j'ai dit « Ça va me prendre une servante ». Puis, en soixante-quinze, on a fait installer le « pipeline », là j'ai pu souffler. (Madeleine, 60 ans, entrevue n° 39, p. 1-2.)

Moi j'avais surtout travaillé avec maman. On était onze enfants, tout était manuel, faut dire. Elle a travaillé beaucoup, beaucoup, la traite, les champs. Je ne voulais pas être prise comme ça. Je l'ai fait au début. Élever les enfants à travers ça, je te dis que c'est pas drôle, mais aujourd'hui je fais ce que j'aime : la comptabilité, les commissions, la maintenance. Ce n'était pas normal qu'on ne soit pas comme les autres classes. Puis pour les femmes, ça a été bien important l'indépendance. Il faut s'organiser pour l'être par exemple. (Diane, 42 ans, entrevue n° 21, p. 9.)

Aujourd'hui la mère-copropriétaire d'entreprise agricole ne se définit plus au regard de l'univers domestique, familial ou matrimonial ; elle aussi s'identifie à l'espace professionnel, au monde des organisations : l'agricultrice, la productrice agricole, la partenaire ou l'associée de l'entreprise ont détrôné la ménagère.

Agricultrice ou ménagère ? « Agricultrice » je le dis bien plus depuis quelques années. Avant c'était « ménagère ». Dans le temps, « agricultrice » j'sais pas si ça existait, même si on faisait le même ouvrage (rire) ! (Jeanne, 51 ans, entrevue n° 42, p. 10.)

Quand je l'ai marié je ne pensais pas marier l'agriculture. Aujourd'hui je le dis que je suis productrice agricole puis je reprends Damien quand il dit qu'il est associé avec son fils. (Diane, 42 ans, entrevue n° 21, p. 2-3.)

Pour accéder à ce statut, il a fallu convaincre et négocier avec son conjoint. Pour l'agricultrice, l'altérité qui lui a permis d'affirmer sa spécificité, c'est d'abord son mari. La conquête du statut de partenaire de l'entreprise s'est déroulée de manière délicate dans un contexte qui mettait en question le partage des avoirs et du pouvoir dans l'entreprise agricole, phénomène déjà souligné par SIMARD et ST-CYR (1989). De fait, toutes s'estimaient partenaires de l'entreprise bien avant que les institutions et leur conjoint ne le reconnaissent formellement, mais le degré de formalisation de cette reconnaissance demeurait une question épineuse et, dans ce contexte, un des premiers obstacles à surmonter a été, de leur propre aveu, leur mari. Le ton qu'elles emploient pour aborder les nœuds de résistance démontre jusqu'à quel point ce sujet est intime et chargé émotionnellement, ce qu'exprime Louise de manière fort éloquente :

La première fois que j'ai parlé d'avoir ma part, il trouvait ça ordinaire. Quand même, ça commençait à se parler : il y avait eu l'enquête de l'AFEAS (Association féminine d'éducation et

d'action sociale). Laquelle part, c'était ça la question. Je revois encore mon mari avant d'aller chez le notaire pour former la société avec notre garçon. Il me disait : « C'est quelle part que tu veux ? » Il avait commencé avec vingt pour cent mais moi je lui ai dit : « C'est un tiers, je veux être égale ». J'estimais l'avoir gagné. Je pense qu'il a été surpris, très surpris, mais j'étais prête à me défendre. C'est tellement délicat ces affaires-là : tu es devant ton mari, le père de tes enfants qui a hérité sa terre de son père puis moi j'arrive là-dedans. J'ai essayé de lui faire comprendre que la fierté de sa ferme j'y étais pour quelque chose. C'est drôle les hommes, ils disent qu'on est irremplaçable, mais mets ça sur papier pour voir (rire). C'est dur d'aborder ça, mais je pense qu'on y regagne à la longue. (Louise, 42 ans, entrevue n° 2, p. 4-5.)

Certaines soulignent que le processus de réhabilitation qui s'est effectué auprès des instances institutionnelles (crédit agricole, mouvement syndical, ministère de l'Agriculture) et l'étendue du discours social sur la condition féminine ont exercé des pressions sur leur conjoint. En effet, depuis le début des années quatre-vingt, les discriminations en matière de crédit agricole ont été abolies ; il y eut la création de structures de défenses professionnelles des agricultrices ou des femmes d'affaires (la Fédération des agricultrices, l'Association des femmes collaboratrices, l'Association féminine d'éducation et d'action sociale), et la cause du travail des femmes en agriculture a été récupérée par le discours féministe non seulement sous l'angle de l'accès à l'égalité, mais sous celui de l'injustice sociale à corriger au regard des conditions minimales de travail. Ces forces externes ont fait en sorte qu'à l'intérieur du groupe familial, lorsqu'il fut question de créer une copropriété, le mari ne pouvait plus ignorer le traitement à accorder au travail de sa conjointe.

Quand on est passé en compagnie c'était pour clarifier des choses. Il y avait la période où les femmes ne se sentaient pas valorisées, le travail pas reconnu puis tout ça, ça se parlait. Avant les femmes le faisaient par sentiment, elles n'avaient pas tellement le choix ; aujourd'hui ce n'est plus ça. (Yoland, 55 ans, entrevue n° 7, p. 22.)

La reconnaissance du travail de la « mère » ne pouvant plus socialement demeurer implicite, certaines se sont même retrouvées associées juridiquement à la ferme malgré elles :

Moi je ne l'ai pas demandé, c'est mon mari qui me l'a donné quand il a formé la société avec notre garçon. Je ne peux pas dire que j'y tenais réellement, mais il voyait qu'en donner à mon garçon puis ne pas m'en donner, bien, ce n'était pas juste, j'avais pas mal travaillé. (Reine, 45 ans, entrevue n° 5, p. 8.)

Le fils : être agriculteur, c'est ne pas être « cultivateur »

Quant aux enfants, représentés majoritairement par « le fils », l'affirmation de l'identité professionnelle passe avant tout par l'expression de la négation, voire l'ironie à l'égard des anciens modèles. S'affirmer chef d'entreprise agricole ou producteur laitier passe par une rupture avec le « cultivateur » d'autrefois, personnifié par son père ou son grand-père :

Du côté de mes beaux-parents, ils disent : « Tiens v'là le cultivateur. » Ça me met en beau fusil. Mon grand-père était cultivateur, mon père était cultivateur, mais pas moi, moi je suis agriculteur ou

co-propriétaire d'une entreprise agricole. Je trouve ça plus moderne. C'est plus « business ». (Hugues, 30 ans, entrevue n° 24, p. 10.)

De fait, le fils emploie les mêmes expressions que son père, tout en spécifiant sans même être sollicité qu'être producteur agricole, ce n'est surtout pas être « cultivateur ». Pratiquer l'agriculture en copropriété, c'est, pour la jeune génération, l'occasion d'accéder à un statut professionnel de chef d'entreprise agricole et en même temps se défaire des images passéistes. Ainsi s'emploient-ils à ne pas être « habitant » et à faire oublier le « cultivateur ». Ce passage de cultivateur à chef d'entreprise agricole, le père le voit comme la construction d'un statut professionnel ; pour les plus jeunes, c'est l'accession à une profession qui se fait par l'enterrement bénéfique des modèles anciens.

Cultivateur, je n'aime pas ça pantoute. C'était dans le temps de mon père ça. Pour moi le terme c'est important. On est des producteurs agricoles, nos fermes c'est des entreprises. Dans les nouvelles à la TV, ils parlent des fermiers, comme les Français, ça a-tu de l'allure ça ? (Benoît, 35 ans, entrevue n° 15, p. 13.)

b. *La reconnaissance sociale*

La fierté exprimée par le statut de producteur agricole, de chef d'entreprise ou d'agricultrice contraste largement avec l'absence de reconnaissance externe, publique ou sociale dont nos témoins affirment être l'objet. Ainsi, ils soulignent qu'aux yeux de la société « des années cinquante », être agriculteur, c'était une condition sociale dévaluée, réservée aux moins instruits. L'agriculteur véhiculait cependant un ensemble d'idéaux transmis par la tradition et valorisé par l'institution religieuse, surtout à l'égard du travail et de la famille. Mais aujourd'hui, n'est-ce pas un métier qui requiert des qualifications professionnelles et qui, de ce fait, appelle une reconnaissance ?

Les agriculteurs dans ce temps-là, c'était reconnu comme si c'était les moins intelligents qui s'en allaient là-dedans. Ç'a, ça m'avait frappé en soixante, le curé parlait de ses « bons et valeureux cultivateurs » (rire). Aujourd'hui il ferait rire de lui (rire). C'est des entreprises puis les gens pensent encore que c'est du monde pas intelligent, subventionné « à planche ». C'est pas reconnu comme ça devrait l'être. (Roland, 60 ans, entrevue n° 26, p. 11.)

Non seulement ne se sentent-ils pas reconnus à leur juste valeur, mais ils affirment être dénigrés. Dans une société qui valorise l'entrepreneurship, le progrès technologique et la réussite en affaires, ils affirment que leur travail n'obtient pas la légitimité professionnelle qu'il mérite. Pour s'en convaincre, on remarque de manière fort troublante le ton et la clarté du discours ; quel que soit leur degré de conviction, tous soulignent l'importance et le manque de valorisation sociale à l'extérieur de leur secteur d'activité.

Selon eux, si leur statut est si peu valorisé, c'est que l'opinion publique les rend responsables de la cherté des produits, qu'on les tient pour des pollueurs peu respectueux de la nature et des animaux ou des travailleurs saisonniers à l'image peu attray-

ante qui vivent au crochet de l'État. Certains se disent prisonniers d'une vision passéiste de l'agriculture, tantôt bucolique, tantôt folklorique.

On n'est pas valorisé. Il y en a qui pensent que l'hiver on ne fait rien. On a des grosses bottes puis on sent mauvais à part ça. Il y en a qui pensent que les animaux on les maltraite, puis les hormones, puis on pollue, puis on fait ci, puis on fait ça. Avec ma belle-sœur, elle, elle pense qu'on est des pollueurs puis qu'on vit au crochet du gouvernement. Elle pense qu'on fait la belle vie puis qu'on pique les animaux aux hormones. Ça, ça revient souvent puis je n'aime pas ça ! (Hubert, 25 ans, entrevue n° 25, p. 9.)

Parlez-en aux gens de Québec, un morceau de viande ça vient tout seul. C'est toujours trop cher. Les agriculteurs ça vit des subventions puis nous autres ici dans la Beauce, bien on pollue les rivières. En plus, ça a l'air facile pour eux autres. Voyez ceux qui sortaient de la ville pour s'en venir ici. Ils disaient : « J'vas engraisser ma vache, mon cochon ». Ça a fait un an ou deux puis ils sont retournés en ville. Ils pensaient que tout tombait du ciel. (Maurice, 59 ans, entrevue n° 29, p. 15.)

Mais là où le bât blesse le plus, c'est quand, aujourd'hui encore, l'entourage ne reconnaît pas le métier d'agriculteur en tant que « profession » à travers les capacités intellectuelles et les connaissances que sous-entend cette dénomination pour les agriculteurs :

Dans la famille de mon mari ils ont tous des professions. Il y en a qui disait : « Richard est intelligent, y pourrait continuer ses études ». On avait des commentaires de l'entourage aussi quand il y en a qui savait que Richard resterait avec nous autres sur la ferme. Ils disaient : « Ah c'est dommage ». Ça, ça me faisait quelque chose, comment je pourrais dire, c'est comme s'ils pensaient qu'on profitait de lui. J'ai beau leur dire que c'est une profession qui demande bien des connaissances aujourd'hui, mais ils sont encore accrochés à l'ancien temps. (Reine, 45 ans, entrevue n° 5, p. 14.)

Lorsque l'orienteur de l'école a vu que je voulais m'associer avec mon père puis m'en aller en agriculture au cégep, la première chose qu'il a dite c'est « T'as les capacités pour faire autre chose que ça ». Il avait l'air bien déçu, il avait dans son idée qu'un agriculteur c'est un « nono ». (Hugues, 30 ans, entrevue n° 24, p. 3.)

Avec l'éclatement des frontières de socialisation entre ville et campagne, l'image dévalorisante du métier d'agriculteur semble plus difficile à porter pour la jeune génération, qui affirme être constamment contrainte de justifier son statut professionnel. Les jeunes ne manquent pas de souligner que l'insertion sociale en ville et à l'école passe par un ensemble de stratégies qui consistent à ne pas s'afficher publiquement, ou du moins à procéder avec tact. « Quand je vais veiller, je ne le dis pas tout de suite », m'affirmait un témoin et un autre d'ajouter que « dire qu'on est agriculteur, ça fait fuir les filles » et cet autre qui est fier de se voir confirmer qu'il « n'a pas l'air de ça ». Le problème de l'affirmation sociale est particulièrement mis en évidence dans le témoignage de Richard :

La dernière fille avec qui je suis sorti c'était un mannequin professionnel. Quand on regarde ça de même, le gars il « tire » des vaches puis il sort avec un mannequin, ça fait bizarre tu vas me dire. Le monde est porté à croire que le gars qui reste sur une ferme c'est parce qu'il n'est pas capable de faire autre chose. En tout cas ce n'est plus vrai ça. Quand on me demande mon métier c'est sûr que je fais attention parce que le monde a des préjugés, mais moi je suis un leader puis je réussis à m'en sortir. Le problème c'est qu'il faut que je sois deux fois meilleur dans mes arguments. Quand t'as des filles qui n'ont pas d'idéal, j'sais pas moi, caissière à la caisse populaire de la paroisse ou secrétaire,

sans vouloir les diminuer, c'est moins dur d'arriver à côté puis de dire « Aye j'sus producteur laitier » que si la fille va à l'université, bien là ça prend des bons arguments. (Richard, 22 ans, entrevue n° 6, p. 28-29.)

De plus, nos témoins ne manquent pas de souligner que la difficulté de se voir reconnaître professionnellement par l'ensemble social vient du fait qu'aujourd'hui de plus en plus d'acteurs sociaux revendiquent une forme de légitimité dans l'espace agricole. Le milieu agricole essaie donc tant bien que mal de se distinguer des groupes d'intérêts tels que les consommateurs, les écologistes, les entreprises de transformation et de distribution, les technocrates, les élus et même les citoyens nouvellement établis en campagne. N'est-ce pas d'abord à lui, l'expert, que revient le droit d'orienter sa sphère d'activité ?

Produire du lait aujourd'hui c'est rendu assez compliqué. Le consommateur, il pense toujours que si sa pinte de lait est trop chère c'est à cause du prix des quotas. Quand tu vas emprunter au crédit agricole, l'Environnement est après toi. Tout ce que le gouvernement fait c'est de nous écœurer de l'agriculture. De plus en plus les gens qui se construisent ici ils ne veulent pas avoir d'odeurs. On a déjà été maîtres chez nous bien là on ne l'est plus ! Pourtant s'il y en a qui connaissent ça l'agriculture, c'est bien nous autres. (Maurice, 59 ans, entrevue n° 29, p. 9 et 15.)

c. La transformation du rapport d'autorité père-fils

Lorsqu'il est question de la transformation du métier d'agriculteur, nos témoins en viennent à aborder la question de l'autorité telle qu'elle se manifeste dans la transformation des règles de compétence relatives aux exigences des pratiques agricoles, mais aussi dans l'organisation, notamment dans les caractéristiques attribuées à un certain idéal d'entreprise en rapport avec l'organisation familiale. De plus, ils distinguent deux types d'autorité. D'une part, dans le discours sur la gestion efficace des travaux, on parle de l'autorité de type rationnel, particulièrement lorsqu'il est question de la transformation des méthodes, procédures et règles propres au bon fonctionnement de la ferme. Lorsque surviennent les références aux valeurs et aux idéaux qui les mobilisent, nos témoins expriment à travers des personnages modèles ou des leaders leurs point de vue sur l'autorité morale. Mais qu'elle soit rationnelle ou morale, l'autorité s'objective dans un type particulier de rapport socio-affectif, soit le rapport père-fils. Comment se manifeste-t-elle ? Quelles ont été les transformations des règles d'autorité marquant le rapport entre père et fils ? Nos témoins racontent.

Autrefois, tant au niveau de la ferme qu'à celui du métier, les activités relevaient exclusivement du modèle de la famille traditionnelle marquée par la hiérarchie des rôles. Définie par le patriarcat, l'autorité rationnelle était alors personnifiée par le père. En effet, on souligne que le père était le chef de la famille et, de ce fait, le maître de l'entreprise. C'est par lui que se transmettaient les règles du métier et c'est par ses enseignements que se construisait la compétence de son fils ; les modes d'apprentissage prédominants étaient ceux qui étaient culturellement transmis entre les générations par la pratique, par l'expérience.

Quand on a commencé, on suivait notre père : comment labourer, herser, « tirer » les vaches. C'était comme ça que ça se passait on suivait notre père. (Gérard, 57 ans, entrevue n° 35, p. 2.)

En même temps, l'autorité morale en agriculture était personnifiée par le père qui manifestait de l'intensité au travail et qui arrivait à pourvoir aux besoins de sa nombreuse famille. Bertrand se souvient :

Autrefois nos modèles c'étaient les « gros travaillants ». Bien fallait que ça travaille pour arriver à faire vivre tout le monde à table. J'ai connu ça moi, dix, douze à table. C'était quasiment mal vu quand les lumières dans l'étable n'étaient pas allumées après le souper, c'était qui qui commencerait à labourer le premier puis tout ça. Tu regardes ça dans les livres du Mérite agricole du début des années soixante, les enfants sont tous alignés à côté du père puis de la mère. Ça te couvrait une photo (rire). (Bertrand, 62 ans, entrevue n° 13, p. 3.)

Ce prestige dévolu au père devait, semble-t-il, s'accompagner de certains comportements qui, avec le déclin du patriarcat, sont perçus aujourd'hui comme des désavantages : cacher ses sentiments, occulter certains gestes de tendresse, d'écoute, de compréhension envers ses enfants. Le phénomène est relevé non pas par les principaux intéressés mais par ceux qui en ont souffert :

Tu sais les vieilles méthodes, ça avait du bon puis du moins bon, mais ce qui était dur c'était pour les pères. Père-fils... les pères n'admettaient pas ouvertement les idées des plus jeunes. En général c'était de même. C'est que ça ne se parlait pas assez. Mon mari ici, c'était comme ça avec Marcel, ça prenait pas le temps de s'expliquer calmement. Ses intentions, ses projets fallait les deviner. Moi, mon mari j'ai su quand il est mort qu'il aurait aimé se lever plus tard. Parce que moi j'étais une lève-tôt, je partais à la grange puis lui, il n'a jamais dit un mot, il avait du cœur, il ne restait pas couché. C'est à ce point-là : on passe trente ans ensemble sans savoir. On aurait pu faire des compromis, mais je ne l'ai pas su. (Monique, 60 ans, entrevue n° 37, p. 40 et 53-54.)

Aujourd'hui, l'autorité s'est détachée du patriarcat, elle se manifeste entre autres par le statut hiérarchique dans l'entreprise agricole (le chef d'entreprise, l'associé). Il demeure cependant que parler de la distribution des tâches, du partage du pouvoir et des avoirs, et, de manière générale, de l'organisation du travail et des pratiques décisionnelles à l'intérieur des entreprises familiales, tout cela apparaît fort complexe et délicat pour nos témoins, en raison des rapports affectifs qui les unissent.

J'ai un ami qui est reconnu pour avoir des bonnes idées. Il me dit : « C'est toi le boss, décide ». J'ai dit que si j'ai à décider entre la rentabilité de l'entreprise puis garder la famille, j'applique le côté familial. C'est plus important de garder une bonne relation familiale. Ça a donc l'air simple pour les autres ; c'est délicat ces affaires-là quand tu blesses un membre de la famille, ça ne se rachète pas de même. (Yoland, 55 ans, entrevue n° 7, p. 73-74.)

Au plan de l'organisation par exemple, on souligne que la transformation de l'autorité rationnelle qui s'est concrétisée dans le partage du capital n'a été en fait que l'officialisation d'une situation de fait :

On n'était même pas en compagnie puis j'avais mon mot à dire pareil. Même si j'avais 40 % je n'aurai pas plus de pouvoir que j'en ai là. (Marcel, 30 ans, entrevue n° 30, p. 3.)

Qu'on ait des parts ou non, tant que mon père sera là, il continue de vouloir « runner » comme avant. Il a eu trop peur de descendre en bas de 50 %, peur de perdre sa place. (Romain, 31 ans, entrevue n° 27, p. 4.)

Cependant, comme l'autorité ne s'exerce pas seulement au plan de l'organisation mais aussi quant aux règles de compétence du métier, c'est particulièrement à ce niveau que s'expriment les marques du changement :

Chez nous que j'aie 20 % c'est pas ça qui a fait que j'ai décidé plus. C'est bien plus quand j'ai été capable de faire des affaires tout seul ; comme quand j'ai suivi mon cours d'inséminateur, mon père a arrêté de m'« astiner », tu sais, pour les saillies des vaches. Puis encore pour la comptabilité par exemple ; Sylvie ma femme, elle connaît ça, elle a commencé à la faire pour la ferme v'là un an à peu près. Bien il [mon père] ne nous envoyait pas la paye de lait. On a la même boîte à malle. On sortait entre amis puis il y en a qui disaient : « Avez-vous vu telle affaire sur la paye de lait ? » On savait pas, on avait l'air fou. Ça fait juste trois ou quatre mois qu'on la reçoit. C'est quand le père voit que le fils est plus capable de se débrouiller, c'est là que ça se passe le changement. (Serge, 28 ans, entrevue n° 47, p. 20.)

Pour certains, la transformation des nouvelles règles de compétence du métier d'agriculteur a d'ailleurs été vécue dans un climat de conflit de générations. De fait, on affirme que l'événement-repère générateur de conflits entre père et fils est souvent la fin des études de ces derniers qui souhaitent mettre en pratique de nouveaux savoirs ou introduire de nouvelles technologies ; c'est là que se recompose avec plus ou moins de bonheur le rapport d'autorité entre père et fils.

Lui, il était sur son erre d'aller puis moi je sortais de l'école. Ah, il y a tellement de choses qui ont accroché. Quand on s'est installés au maïs humide, par exemple, ça prenait des investissements. Il disait : « Caline, regarde comment ça coûte un bleu [silo hermétique] ». Moi je lui disais : « Regarde ce qu'on va sauver ». J'ai dit : « Viens on va aller en voir dans Nicolet ». Le gars lui disait comment ça lui avait coupé sa facture de moulée. Ça coupait en deux, c'est un des meilleurs investissements qu'on n'a jamais fait. Le silo bleu, si c'était à recommencer on l'aurait eu quinze ans avant. Ma mère, une chance que je l'ai eue, j'ai toujours parlé 75 % du temps à ma mère. Mon père et moi, on est comme deux partis politiques : l'un est dans l'opposition puis l'autre au pouvoir. (Benoît, 35 ans, entrevue n° 15, p. 7 et 11.)

Pour d'autres la reconnaissance par chaque membre des façons de faire des anciens et la nécessité de les remplacer par de nouvelles ont fait en sorte que les nouvelles expériences ont été moins douloureuses : il faut, dit-on, « s'ajuster » de part et d'autre.

Quand tu reviens de l'école avec des nouvelles idées puis des nouvelles affaires, il faut s'ajuster. Mon père a encore une certaine autorité puis des connaissances, c'est avec lui que j'ai commencé à apprendre ici. (Hubert, 25 ans, entrevue n° 25, p. 5.)

J'ai toujours été ouvert à plein. Je n'avais pas de formation agricole, mais j'ai toujours suivi beaucoup de cours, je n'ai jamais eu de misère à m'ajuster avec les garçons. Regarde comme le troupeau, ça fait longtemps que c'est eux autres qui s'en occupent. (Hervé, 57 ans, le père de Hubert, entrevue n° 23, p. 7-8.)

Plusieurs de mes chums m'ont dit : « Ah, toi t'es chanceux, ton père a évolué plus vite que le nôtre ». Mon père ici, j'ai toujours trouvé qu'il avait continué à évoluer pour son âge. Je respecte ça. Moi j'arrivais avec des nouvelles idées ; j'dis pas que ça a toujours été facile, mais on arrivait à s'entendre, on essayait de plier tous les deux. (Yves 28 ans, entrevue n° 9, p. 15-16.)

Dans ce contexte, le chef d'entreprise idéal, le détenteur de l'autorité morale en agriculture, ce n'est plus le père de famille, mais bien celui qui a fait sa marque en gestion. C'est le bon administrateur, ce personnage qui incarne les idéaux de réussite

et de compétence en affaires et qu'on retrouve sous les traits d'agriculteurs modèles qui se sont démarqués publiquement ou d'entrepreneurs qui font les manchettes :

Celui qui va réussir c'est celui qui va avoir le flair du bon gestionnaire comme Desmarais. Desmarais s'est toujours positionné pour saisir les bonnes occasions parce qu'il a plein de liquidité. Comme en agriculture les gens qui ont de la liquidité puis qui ont su investir, eux autres, ils vont passer au travers. (Yoland, 55 ans, entrevue n° 7, p. 2.)

Ainsi, bien que l'on s'entende pour que l'entreprise modèle doive demeurer familiale, c'est plutôt par la négative, par le rejet du modèle expansionniste américain, que l'on exprime unanimement ce qu'elle devrait être :

Moi j'ai pour mon dire qu'il faut continuer à protéger les fermes familiales, mais te dire ce que c'est, c'est malaisé. Ce n'est plus comme dans notre temps avec une quinzaine de vaches, c'est pas comme les Américains en tout cas, des grandes patentes, des troupeaux à n'en plus finir. (Julien, 48 ans, entrevue n° 41, p. 18.)

Comme on le constate, aborder la transformation de l'autorité dans le rapport père-fils ne peut se faire sans aborder la question de la formation. Nous tenterons d'en approfondir la représentation.

d. La formation

Les récits qui évoquent la transformation du métier d'agriculteur font explicitement référence à la formation, thème qui s'est trouvé au centre du rapport d'autorité père-fils. Mais encore faut-il s'entendre sur la manière selon laquelle nos informateurs expriment leurs rapports à la formation, comment ils en définissent les contours historiques dans la transformation de leur métier. Soulignons au départ que, sans même être sollicités, tous associent la formation avec la formation professionnelle acquise en institution scolaire ; spécifiquement chez les aînés, formation et instruction ne font qu'un. On se définit indistinctement « formé » ou « instruit » selon sa scolarisation.

C'était comme bien du monde, je n'avais pas d'instruction, j'ai lâché après la septième année. Tu prenais la terre ou tu continuais l'école, pas les deux. (Roger, 47 ans, entrevue n° 4, p. 5.)

Ainsi, autrefois, pour être agriculteur, il fallait abandonner l'école après le primaire. S'il fallait savoir à tout le moins lire et écrire pour « signer les papiers », on savait quand même compter, « calculer ». Soulignant qu'elle et son mari n'étaient pas « instruits », Monique rend néanmoins compte, avec clarté, de la manière selon laquelle ils planifiaient leurs projets sur la ferme, fût-elle rudimentaire :

Je faisais des projets, j'étais assise au moulin à coudre dans le châssis, là, puis tout d'un coup je prenais un petit bout de papier puis je m'arrêtais puis là je faisais des calculs. Quand c'était mûri à point mon projet, là je commençais à lui en parler. Je me souviens pour le silo, c'est de même que ça a marché. Mon mari, j'ai réalisé qu'il ne savait presque pas écrire quand il est mort. C'est incroyable, il signait son nom ; il savait calculer par exemple. Le midi il regardait son journal, il avait un petit bout de crayon long comme ça, là dans ses poches. Tout d'un coup il sortait son petit crayon puis sur le journal il faisait des paquets de chiffres, il faisait des calculs. Quand il est mort j'ai fait le ménage

du classeur j'ai trouvé plein de petits bouts de papier. (Monique, 60 ans, entrevue n° 37, p. 6 et 38-39.)

L'apprentissage, dit-on, était « pratique » et non « théorique ». De fait, la fonction attribuée à l'école est quasi unanimement instrumentale, c'est l'école comme espace de professionnalisation, comme lieu d'apprentissage des règles du métier d'agriculteur. La formation, c'est avoir fréquenté « l'école d'agriculture » ou encore « avoir suivi un cours agricole », démarche d'apprentissage dont on inscrit nettement l'évaluation dans un rapport de dissociation par rapport à l'expérience pratique à la ferme.

C'est certain que quand on dit que ça prend de la formation, une certaine instruction pour prendre la terre, il n'y a pas d'erreur. Maintenant je crois beaucoup à la pratique aussi. La théorie ça en prend, mais la pratique c'est bien important. (Simon, 64 ans, entrevue n° 45, p. 4.)

Certains conjuguent leur attitude vis-à-vis la formation en regard de l'influence de courants idéologiques qui se sont de plus en plus diffusés dans la société, comme ceux qui soulignent l'importance de l'autonomie de l'enfant, l'accomplissement de sa personnalité.

Nous autres on n'a pas été à l'école mais on voulait qu'ils fassent leur choix. À savoir s'il faut un cours pour faire un agriculteur, je ne le sais pas, mais y faut au moins qu'il sache s'il est dans sa vocation parce que si tu es malheureux c'est comme autre chose, tu n'iras pas loin. (Brigitte, 60 ans, entrevue n° 14, p. 9.)

Un seul témoin, une femme, a parlé de la formation comme vecteur de progrès social, comme espace de socialisation et de développement personnel, regrettant de ce fait la vision étroite qu'entretient le milieu agricole en ce qui a trait à la fréquentation scolaire. Mais, même s'ils affirment ne pas avoir été « formés » ou « n'être pas instruits », ceux qui se sont établis au début des années soixante ne manquent pas de souligner la somme de connaissances acquises en faisant appel à divers modes d'apprentissage qui vont de la formation complémentaire de nature scolaire dans des domaines reliés à l'agriculture (éducation aux adultes, cours par correspondance) à des modes informels tels les colloques, journées d'information agricole, échanges organisés entre pairs, lecture de journaux agricoles. L'importance des médias ou des modalités de diffusion de l'information en dehors du cadre scolaire est d'ailleurs fortement soulignée.

J'avais peut-être pas de formation, mais je n'ai jamais eu de problèmes, j'ai toujours suivi des cours. À l'UPA, ils avaient organisé des blocs sur l'alimentation, sur la génétique, tout ce qui touche la production animale. Je me suis spécialisé là-dedans. On organisait des réunions d'étable, il y avait des parcelles de démonstration dans les alentours. Quand on a commencé à parler du maïs d'ensilage puis tout ça, puis les symposiums des bovins laitiers, je n'en ai pas manqué beaucoup. À part ça on est abonné aux revues, *La Terre de chez nous*, *Le Bulletin* [des agriculteurs] puis *Le Producteur de lait*. On se tient au courant. (Yoland, 55 ans, entrevue n° 7, p. 12.)

S'agit-il d'une question d'ordre technique reliée à l'appareil de production (régie des sols, du troupeau, de la machinerie agricole), les modalités d'apprentissage en dehors des institutions scolaires ont, semble-t-il, peu changé. On recourt encore beaucoup aux modes informels tels les journées d'information, la consultation de repré-

sentants d'entreprises de services ou les échanges entre pairs. Les changements se manifestent plutôt par la fréquence et le nombre sans cesse grandissant de ces activités de même que par la multiplication des professionnels qui gravitent autour d'eux. Il en va autrement des questions économiques et financières où la complexité des opérations a nécessité de suivre des cours de comptabilité ou encore de recourir de plus en plus à des professionnels, dont les plus souvent mentionnés sont le comptable et le conseiller en gestion agricole. C'est d'ailleurs sur ce plan que l'on attribue les bienfaits de « l'école ». Alors qu'on ne s'occupait antérieurement que de la trésorerie, il faut aujourd'hui faire de la gestion prévisionnelle des revenus et dépenses, tenir des états financiers complexes et utiliser la comptabilité informatisée au lieu du « petit carnet jaune » ou du « livre de banque ». Ce sont d'ailleurs les femmes qui ont développé des compétences dans ce domaine.

Là où l'école c'est important c'est à cause des chiffres. Regarde ici c'est évalué à 1,3 million \$ au détail, faut savoir compter. Quand j'ai commencé tu te servais du livre de banque, tu savais comment il y avait dans le compte, t'avais ta petite comptabilité, mais aujourd'hui c'est des paquets de chiffres. Moi mes faiblesses, c'est là-dedans. Je sais compter par exemple, mais dans ma tête. Je suis au courant en gros comment on doit sur la marge de crédit. C'est Diane qui tient la comptabilité. Puis on est dans le syndicat de gestion, le conseiller nous aide à savoir où on a des faiblesses. C'est lui qui m'a montré que je soignais trop, ça me coûtait trop cher de moulée. Puis pour l'impôt on a le comptable. Aujourd'hui il y a bien des papiers à remplir. Si aujourd'hui pour demain ma femme part, je ne tiendrais pas une comptabilité, mon garçon non plus, on la ferait faire. (Damien, 50 ans, entrevue n° 20, p. 13.)

Les chiffres c'est pas juste de savoir comment il y a dans le compte. Mes gars, je me demande comment ils vont faire, ils n'ont jamais mis le nez dans les livres. Va falloir qu'ils le fassent faire par d'autres, je crois bien. Ça n'a pas été bon que les hommes soient en dehors de ça. (Maurice, 59 ans, entrevue n° 29, p. 8.)

Chez les plus jeunes, on apprécie la formation professionnelle agricole de façon particulière à la lumière de sa propre trajectoire scolaire. D'un côté, il y a ceux qui valorisent les acquis d'expérience et qui, de ce fait, jugent sévèrement les incitatifs financiers, notamment la subvention à l'établissement de 15 000 \$, dont l'État a lié l'attribution au degré de scolarisation des jeunes adhérents. Ils déconstruisent allègrement l'argumentation qui associe la formation avec la réussite en agriculture en citant un voisin ou un proche qui, diplômé en poche, a quand même échoué dans le métier ou moins bien réussi qu'eux :

Je ne crois pas au gars qui va à l'école juste pour avoir son 15 000 \$. C'est complètement stupide. J'ai jasé avec [...] de la paroisse voisine. Il a été à l'Université Laval, il a fait son cours en agronomie. Pour finir, il s'est acheté une ferme. Sais-tu que je n'ai pas peur de me comparer. Tout l'argent qu'il a mis pour son cours à l'université, ça fait longtemps qu'il l'a mangé son 15 000 \$ sur la terre. Du manuel, je pourrais en montrer à n'importe qui qui sortirait de l'école. (Yves, 28 ans, entrevue n° 9, p. 6-7)

Selon ceux qui ont acquis une formation professionnelle agricole, cependant, « l'école » prépare mieux à gérer l'avenir, à se mettre au courant des nouvelles techniques, à apprendre les rudiments de l'administration, toutes compétences requises dans les entreprises agricoles aujourd'hui :

En agriculture ça prend du personnel qualifié. Le p'tit gars qui est tout seul puis que papa et maman ont besoin d'aide puis qu'ils disent : « On a besoin de toi, on va te payer un bon salaire, tu vas avoir ton char, on va tout te fournir, t'as pas besoin d'aller à l'école, tu sais "tirer" les vaches, tu sais ramasser des roches reste ici avec moi », ça fait que le p'tit gars va dire : « Ben oui, je suis fou d'aller à l'école, ça va coûter une fortune pis c'est plate ». Qu'est-ce que tu penses qu'il va faire ? Non moi, ça ne m'a jamais passé par l'idée de lâcher les études. L'école c'est important avec l'entreprise qu'on a là de savoir où on va toujours. (Hubert, 25 ans, entrevue n° 25, p. 8.)

3. *Le changement dans la vie sociale*

C'est lorsqu'il est question des rencontres et des échanges suscités par le travail, les activités professionnelles et les loisirs qu'on évoque la transformation de la vie sociale intra et extrafamiliale.

a. *La transformation de la sociabilité familiale*

L'histoire de vie des parents révèle qu'à l'origine de leur établissement en agriculture, c'était le modèle de la famille traditionnelle qui primait, caractérisé par l'importance des rapports sociaux fondés sur le lien de sang et d'alliance, sur la proximité de la parenté dans le voisinage, sur la démarcation du travail entre les sexes et sur la présence de nombreux enfants. On entrait en contact par le biais de la parenté ; famille et ferme formaient une seule et unique entité :

J'ai été élevé deuxième voisin d'ici, mon père avait une petite terre pas loin d'ici. J'ai rencontré mon mari comme ça, on s'était connu à la petite école puis on se voyait temps en temps par après, on était deux grosses familles puis quand les plus vieux commençaient à sortir ils amenaient les plus jeunes, il y avait des petites veillées au village puis c'est comme ça qu'on s'est fréquenté. (Madeleine, 60 ans, entrevue n° 39, p. 1.)

On vivait à proximité ou avec les grands-parents, car de façon plus ou moins formelle on souligne que la reprise de la ferme était indissociable de la prise en charge des aînés, ce qui en faisait un haut lieu de rencontres familiales.

On était treize enfants. Ici c'est la maison paternelle. Que ce soit dans le temps des foins ou dans le temps des Fêtes la maison était toujours pleine de monde, mon père restait avec moi dans les premières années, mon grand-père vivait à côté. Même quand mes frères sont partis étudier au séminaire ils revenaient à la maison pour nous aider. On voit encore ça aujourd'hui, mais c'est rare. Bien les familles sont moins nombreuses aussi. Aujourd'hui il reste deux frères et les sœurs de la famille de mon père et quand ils viennent ici il y a un sentiment qui anime ces gens-là, ils sont chez eux. Il y a un de mes oncles qui vit encore au village et lui ce qui se passe ici c'est plus important que ce qui se passe dans sa maison. (Yoland, 55 ans, entrevue n° 7, p. 9-10 et 32.)

Tout au long de l'année, particulièrement durant les périodes de repos, car, insiste-t-on, on ne parlait pas encore de loisirs, la parenté plus que les rapports d'amitié polarisait les rencontres ; en général le temps des Fêtes, la période de fenaison, la cabane à sucre étaient des occasions où se concrétisaient ces retrouvailles familiales. Plus que les amis et les voisins, la parenté l'emportait tant par l'intensité des liens affectifs que par la fréquence des rencontres établies relativement au travail à accom-

plir. De fait, les références au « voisin » apparaissent non pas sous l'angle des relations d'amitié qui auraient pu se tisser, mais comme point de comparaison pour revaloriser ses propres pratiques, pour souligner sa propre survivance malgré l'urbanisation envahissante ou encore pour exprimer de manière générale la solidarité du milieu rural qui se manifeste à la suite d'une catastrophe, à travers les « corvées » :

En soixante-six on a eu une tornade puis la grange a été emportée avec le vent. Ça arrive puis tu n'as pas d'assurance puis on s'est retrouvé à zéro, mais le monde ici a été bien généreux puis en une semaine on a relevé ça. Le curé venait tous les dimanches puis il disait : « Ça travaille aujourd'hui ». Le samedi il était venu puis il a dit : « Tu lèves ta grange demain matin ». Mon mari dit : « Ça se peut pas, on a juste deux "trust" de fait ». En chaire il a dit à tous ceux qui veulent travailler d'y aller. Bien ça a travaillé après la messe jusqu'à 8 heures le soir puis les trois quarts de la grange étaient debout. Il y avait trois ouvriers qui avaient pris un groupe d'hommes, nos voisins étaient venus puis la parenté. Le mardi le reste était fait. Les corvées dans ce temps-là c'est de même que ça se faisait. (Madeleine, 60 ans, entrevue n° 39, p. 3-4.)

Les familles rencontrées se démarquent aujourd'hui de la famille agricole traditionnelle en ceci que, hormis le fait d'avoir moins d'enfants, on observe l'autonomisation croissante de la famille par rapport à l'entreprise, deux entités devenues distinctes à divers degrés dans le discours. Là où il n'y avait qu'un « porte-monnaie » aujourd'hui on dissocie les besoins financiers domestiques de ceux de l'entreprise :

Avant je me souviens d'avoir passé du temps à se morfondre sur des décisions. On voyait ça souvent, elle, elle voulait des armoires puis lui de la machinerie, tout dans le même porte-monnaie. On ne faisait pas la différence entre vivre puis exploiter une ferme. Nous autres là, on l'a fait. On prend l'argent qu'il faut pour vivre. L'argent est sorti régulièrement puis ça fait moins de confusion. Le 25 000 \$ on sait quoi faire avec. Le conflit c'est jamais de savoir si on s'achète un meuble ou quelque chose de la ferme. (Louise, 42 ans, entrevue n° 2, p. 6.)

Et d'ailleurs, la formation de la compagnie ou de la société ne reflète-t-elle pas cette volonté de dissocier les deux entités ?

Quand on a formé la société ça nous a permis de faire le ménage dans nos affaires. Avant c'était pas mal mêlé, là bien on se réunit pour parler des affaires de la ferme puis pour les affaires de la maison, on s'arrange chacun chez nous. (Gérard, 57 ans, entrevue n° 35, p. 18.)

Un autre fait marquant indique la transformation de la sociabilité familiale, le traitement particulier accordé au couple devenu distinct de la famille restreinte ou élargie. Lorsqu'il est question de la répartition du salaire, des loisirs, d'activités sociales, de la planification des vacances annuelles ou de la planification de la retraite, tout s'articule au couple mari-femme :

Là mon frère et moi, on a chacun nos blondes ça fait qu'on vient de se « céduer » chacun un dimanche soir. Ma blonde a une fin de semaine l'été ça fait qu'on va en prendre une là. Mes parents ça fait six, sept ans qu'ils vont en Floride l'hiver quinze jours. Mon frère et moi on prend des vacances chacun notre tour selon celles de nos femmes, on essaie de s'arranger. On a chacun notre salaire égal qu'on dépense comme on veut. (Hugues, 30 ans, entrevue n° 24, p. 5.)

La retraite on prépare ça tranquillement. Je pense que j'y pense plus que Yoland. Les organisateurs [du club de golf de St-...] avaient besoin d'actionnaires puis ils m'en ont parlé en premier. J'ai dit à Yoland par exprès : « Si ça t'intéresse pas, moi je vais y aller ». Je voyais que ça l'intéressait,

j'étais contente, je n'étais pas pour laisser passer l'occasion. Ça fait que là il a embarqué, il va laisser tranquillement puis moi je vais y aller aussi. (Yvette, 51 ans, entrevue n° 8, p. 15.)

On affirme que le couple n'est plus le rapprochement de deux moitiés complémentaires, mais plutôt de deux individus de plus en plus autonomes, vivant même en union de fait. Conséquemment la relation de couple est plus fragile, ce qui fait qu'on lui porte une attention particulière et qu'on la distingue nettement de la relation avec le reste de la famille. Cette spécificité du couple par rapport à la famille restreinte apparaît nettement dans la question de l'habitation : plus question de lieu commun entre les générations, le début d'une vie de couple appelle automatiquement la création d'espaces privés pour les parents et pour les jeunes ménages.

Là, depuis que je reste avec ma blonde bien on fait attention pour se garder du temps. Ma blonde a parlé d'aller deux semaines dans le sud cet hiver. Bien « ma fille » elle, elle aime pas ça l'agriculture, elle n'étudie pas là-dedans, elle a peur des animaux puis c'est trop de bonne heure puis ça sent pas bon. Ça fait qu'elle « vient pas ». Elle est venue quand papa et maman sont partis en Floride, mais tu vois qu'elle n'aime pas ça. J'aurais aimé ça « pogner » une fille qui aurait aimé ça, j'en ai déjà « pogné », mais c'est moi qui ne les aimais pas. Ce n'est plus comme avant, les filles ont leur métier puis elles ne le lâcheront pas pour moi, comme ma mère a fait. (Denis, 22 ans, entrevue n° 22, p. 7-8.)

C'était entendu que quand mon garçon se marierait on déménagerait au village. On s'était dit qu'à ce moment-là on allait s'organiser pour se tasser. Ce n'est pas bon même d'être collés à côté, de regarder dans le châssis puis de sentir les parents en arrière d'eux autres. Il faut qu'ils fassent leur vie. J'ai vécu longtemps avec mes parents et je sais ce que c'est. (Pierre-Paul, 62 ans, entrevue n° 10, p. 14.)

En même temps, on insiste sur le fait que le respect de l'espace professionnel de chacun des conjoints est devenu une norme de la vie matrimoniale. On retrouve l'expression de cette réalité tant chez les jeunes ménages que chez les plus anciens.

Mon amie est esthéticienne. Quand on s'est « accotté » c'était une condition que chacun respecte le métier de l'autre. Elle ne voulait pas venir travailler sur la ferme, tout ce que je voulais c'est qu'elle respecte l'ouvrage que je fais. Avant dans le temps de ma mère une femme d'agriculteur qui ne voulait rien savoir de la ferme, c'était mal vu, mais aujourd'hui ce n'est plus de même que ça marche. (Yves, 28 ans, entrevue n° 9, p. 7-8.)

Moi je pense que si mon fils rencontre une fille et qu'elle a un bon métier c'est mieux qu'elle le garde. On engagera quelqu'un pour l'ouvrage. C'est mieux que les femmes le fassent par intérêt, faut pas qu'elles se sentent obligées de « marier la terre » comme dans mon temps. (Madeleine, 60 ans, entrevue n° 39, p. 19.)

b. La socialisation à l'extérieur de la famille

Dans les propos portant sur les relations sociales, on ne manque pas de souligner que celles-ci se sont détachées de plus en plus de l'environnement géoculturel immédiat, le village. Tous ont fait mention de l'effritement démographique, mais certains témoignages sont plus explicites que d'autres :

Regarde ici à Saint-[...] on était au moins une centaine de producteurs laitiers dans les années soixante. Là dans le rang, c'est le plus gros rang agricole puis on est six. Ça a « dégréyé » pas mal.

Ma femme a enseigné à l'école du rang pis là les jeunes font leur primaire au village puis pour le reste bien Québec n'est pas loin. Ça fait seulement trente ans de ça en soixante-quatre on était 64 000 producteurs de lait puis là on n'est rien que 13 500 puis dans cinq ans ça va être quoi ? Le lait ça va-tu se faire de La Pocatière à Drummondville ? Tu regardes ça à chaque semaine dans *La Terre de chez nous* comment il y en a qui font encan. Si on prend l'autre bord de moi, il fait de la grande culture ; comme en face c'était un bien paternel puis là bien il a vendu à des étrangers, il n'y a plus de troupeau, le terrain puis les bâtisses c'est négligé. J'ai connu ça comme ton père probablement chaque village avait sa laiterie quasiment, on allait porter nos bidons à la laiterie ; « astheure » le camion vient ici puis il fait tout le comté. C'est pour dire comment ça a « dégreyé ». (Simon, 64 ans, entrevue n° 45, p. 8.)

Ainsi, chaque village ou agglomération avoisinante avait autrefois ses lieux de rencontre, dont les plus souvent mentionnés sont la meunerie et la laiterie. Ailleurs, c'était « en ville ». Encore tout récemment, on se retrouvait lors des encans régionaux de quotas, alors que maintenant « tout se fait par téléphone ». Aujourd'hui l'agriculture et le village sont deux entités qui s'autonomisent de plus en plus ; au plan des services à la communauté (loisirs, éducation, soins de santé) et des services agricoles, la ville n'apparaît plus comme un espace étranger, mais plutôt comme une ressource à utiliser.

Au début des années soixante à Saint-[...] on faisait toutes nos affaires au village. T'avais pas besoin d'aller en ville pour faire tes affaires. Aujourd'hui tout se fait à Montmagny, l'école puis tout. Avant ici il y avait une meunerie, une laiterie ; là on n'a même plus besoin de se déplacer, le camion de lait puis la moulée arrivent directement à la maison. (Julien, 48 ans, entrevue n° 41, p. 3 et 15.)

On souligne que pratiquer l'agriculture en milieu semi-urbain n'est pas toujours facile, compte tenu de l'hétérogénéité des modes d'occupation du territoire, de la volonté des élus de favoriser le développement résidentiel et commercial et de la nécessité de composer avec l'arrivée des nouvelles populations, des travailleurs urbains qui ont fait de la campagne avoisinante leur lieu de résidence. Devant le déclin structurel de l'agriculture dans les villages, la vie sociale du milieu agricole se déploie maintenant à l'intérieur des cercles professionnels et entre gens du même âge. En effet, l'intensité des liens qui se tissent à l'intérieur des activités organisées par les cercles d'élevage (les associations Holstein ou Ayrshire, par exemple), par les sociétés d'agriculture, par les syndicats de gestion, les groupes de relève agricole et même l'âge d'or sont révélateurs de la manière selon laquelle se structurent les rencontres et les échanges à l'extérieur des familles agricoles.

Les éleveurs aujourd'hui quand on veut se voir, bien, ce n'est pas compliqué, tu n'as plus bien de places comme avant. C'est l'Association Holstein. Je peux dire que nos amis, c'est là-dedans qu'on les retrouve, dans les soirées d'éleveurs. À chaque année on participe à l'exposition. Moi je ne participerais pas ça ferait pareil, on ne fait pas ça pour l'argent. Reste qu'à chaque année la maladie nous reprend puis on y va. (Maurice, 59 ans, entrevue n° 29, p. 19.)

L'exposition agricole, activité organisée annuellement par les sociétés d'agriculture, constitue en soi l'archétype des rencontres socioprofessionnelles. Que ce soit en tant que participant ou spectateur, pour tout producteur laitier qui se respecte, les expositions constituent, semble-t-il, un lieu de socialisation par excellence ; on parle couramment de « la piqûre » ou de « la maladie » de l'exposition. Il n'est pas rare de

rencontrer des familles entières dont les sorties à l'exposition agricole sont de véritables pèlerinages :

L'exposition pour nous autres c'est des vacances. On part toute la famille, on suit ça religieusement. D'ailleurs j'ai participé à fonder l'exposition locale. Aujourd'hui pour nous autres les éleveurs une chance qu'on a ça, sinon on ne se verrait plus. (Julien, 48 ans, entrevue n° 41, p. 15).

Par ailleurs, si les modes de socialisation de la famille traditionnelle étaient marqués par la force des liens de parenté et l'importance du village, on constate qu'on socialise de plus en plus entre amis du même âge, à l'intérieur des associations de relève agricole et de l'âge d'or par exemple ou à travers des groupes organisés de loisirs au détriment des liens directs de parenté.

Aujourd'hui on prend plus de temps pour nous autres. Mon mari et moi, on est membres de l'âge d'or, c'est là qu'on se retrouve. Autrefois les familles étaient assez grosses pour ne pas qu'on aille voir ailleurs, mais aujourd'hui on rit bien, mais si ce n'était pas de ces groupes-là on s'ennuierait. Ensuite il y a l'exposition. Simon a toujours été intéressé par les cercles d'élevage, ça fait que nos sorties c'est à l'exposition puis avec l'âge d'or le samedi soir qu'on les fait. (Solange, 60 ans, entrevue n° 46, p. 5 et 11.)

4. Les transformations socio-culturelles au cœur du changement de la ferme familiale

Certes, les transformations plus objectives, économiques, techniques et structurelles, se sont elles aussi révélées importantes dans les récits de nos témoins ; cependant, on se rend compte que ces dimensions ne prennent leur sens que par rapport à d'autres que sont le social et le culturel. Ainsi, selon eux, il ne suffisait pas d'hériter d'une exploitation ou d'avoir un successeur pour la mettre en valeur et pour la faire fonctionner conformément aux lois du marché. Tous ont souligné que leurs fermes étaient modestes au départ ; elles se sont développées et spécialisées, occupant aujourd'hui une place enviable dans le paysage agricole, alors que d'autres disparaissaient autour d'eux. Pour se démarquer du point de vue de la viabilité et de la rentabilité économique, ces entreprises ont dû procéder à des transformations sociales et culturelles partagées à divers degrés par le groupe, qui ont conditionné leur développement économique et facilité la continuité familiale de la ferme tout en la modifiant, voire la fragilisant.

On admet qu'il ne semble guère possible de fonctionner aujourd'hui autrement qu'à l'intérieur d'entreprises de grande taille, fortement mécanisées et obligées de faire appel à des capitaux financiers extérieurs. Par ailleurs, les conditions de vie et de travail qui caractérisent la ferme sont identiques à celles que connaissent les citadins ou, en tout cas, se situent par rapport à elles. Or ces conditions sont incompatibles avec de petites exploitations familiales pratiquant une agriculture traditionnelle marquée par une relative autarcie, par la polyculture-élevage, la faible mécanisation et la main-d'œuvre bon marché, ce qui prévalait initialement dans les entreprises étudiées. On ne peut cependant se satisfaire d'une analyse du changement basée exclusive-

ment sur ces facteurs structurels. En effet, pour se mettre à l'heure des nouvelles lois du marché, il a fallu que le groupe familial s'ouvre au monde moderne du travail et s'approprie de manière plus ou moins problématique les valeurs et les règles des organisations et reconstruise leurs rapports sociaux à partir d'une logique qui était étrangère à la ferme traditionnelle marquée par la hiérarchie des rôles et le patriarcat. Ce processus d'ouverture à l'égard du marché, les témoins l'expriment en rappelant la trajectoire de spécialisation et de concentration de leurs entreprises. À mesure que le système productiviste s'imposait, les ressources locales devenaient insuffisantes. Héritées de la ferme familiale traditionnelle, celles-ci reposaient sur un mode de vie marqué uniquement par le travail, l'organisation sociale de la ferme basée entre autres sur l'autorité du père et l'exclusivité des savoirs d'expérience. On a dû notamment faire sien un capital de formation et d'information externe. Ce rapport culturel et social ouvert à l'extérieur s'avère une des transformations majeures qui ressort des récits de nos témoins et qui caractérise les fermes étudiées. De fait, la production laitière est tellement avancée au plan technico-économique et menacée au plan international que, pour permettre la continuité de la ferme familiale, les agriculteurs ont dû adopter des comportements et des attitudes, envers l'école et le travail par exemple, qui sont à l'opposé du rapport qu'ils entretenaient il y a à peine trente ans. Pour avoir un successeur, il a fallu « pousser » les jeunes, du moins ne pas les en décourager, à sortir du clan local, poursuivre des études, s'offrir des expériences professionnelles et sociales en dehors de la ferme, bref accepter que les jeunes relativisent et comparent leurs conditions d'agriculteurs. Des expériences sociales, la fréquentation scolaire et le travail extérieur, qui autrefois étaient incompatibles ou contribuaient à détourner les jeunes du métier d'agriculteur, forment aujourd'hui un ensemble de données incontournables lorsqu'on revendique un statut professionnel de chef d'entreprise agricole.

De plus, le changement de la signification du travail s'est révélé de façon très évidente. Nos témoins de tous âges ont insisté sur le caractère particulièrement lourd et astreignant du travail d'antan. Chez les plus âgés, cette valeur est encore au centre de leur raison d'être, la justification de leur vie par une projection dans le passé qu'ils distinguent avec fierté de la situation présente, et elle se confronte à une situation où le travail devient plus mécanique, plus éclaté socialement. Leurs propos ne sont ni d'ordre économique ni d'ordre technique : ils sont moral et social. Par contre, chez la jeune génération, l'établissement en agriculture est subordonné à des conditions de travail et de vie moderne marquées par le salariat, par l'horizon de la retraite et faites d'horaires prédéterminés, de loisirs et de pauses. C'est parce que de telles conditions prévalent que la reproduction familiale de la ferme est assurée.

Sur le plan social, il y a encore quelques années, le taux de fécondité élevé, la proximité géographique des parents, la similitude des activités, la nécessité de l'entraide et la force du modèle familial traditionnel marquaient et soudaient les rapports à la ferme. Depuis, la transformation de la ferme familiale est passée par une transformation de la position sociale et professionnelle des membres de la famille et par une

ouverture à la société environnante, qui s'est avérée marquante pour nos témoins. Bien que les relations familiales soient encore importantes, centrées notamment sur les relations de don et d'échange de services, elles sont plus éclatées et plus diversifiées. Les jeunes agriculteurs sont plus scolarisés ; les femmes recherchent de plus en plus leur autonomie à l'intérieur de l'espace professionnel ; le métier d'agriculteur est devenu graduellement un choix plus détaché de la logique patrimoniale ; une division s'est peu à peu instituée entre famille et entreprise, sans toutefois dissoudre complètement ces deux ensembles, et, même à l'intérieur de la famille, on assiste à un repli sur le couple.

Au plan professionnel, l'ouverture vers l'externe est aussi déterminante dans les transformations identitaires individuelles et collectives. Le mode de développement des entreprises agricoles a introduit des exigences de rentabilité, de rigueur comptable, de contrôle technico-économique, d'améliorations techniques auxquelles les exploitants ne pouvaient faire face seuls. De ce point de vue, l'importance des liens développés à l'intérieur des organismes professionnels, l'appel grandissant à des spécialistes de tous ordres et la transformation des pratiques par l'introduction de technologies de pointe et de registres de contrôle de plus en plus sophistiqués trahit le processus d'intégration professionnelle qui s'est opéré. Pour assurer la reproduction de la ferme familiale, il a fallu s'ouvrir à l'extérieur et composer avec une culture qui au départ était étrangère, passer d'une non-profession à une profession. Pour se maintenir dans la ferme familiale, on a dû mettre une distance sociale entre la famille et l'entreprise et remettre en question les façons de concevoir les pratiques agricoles antérieures, les considérant alors comme modifiables ou, dans certains cas, désuètes.

Si les transformations sociales et culturelles apparaissent plus marquées, c'est peut-être que, plus que les autres groupes sociaux, les agriculteurs ont eu historiquement une forte liaison avec leur espace local, familial et géographique. Ils ont dû au départ s'approprier le « local », à commencer par la terre et les règles du métier transmises de père en fils. Puis ils se sont définis par des propriétés sociales à fortes dimensions locales (leur origine familiale, leur culture du travail), ce qui a fait d'eux un groupe idéal pour incarner idéologiquement les racines, la stabilité sociale et morale, la tradition, bref l'ordre social.

*
* *

Est-ce à dire que le rural, tout comme la campagne, n'existe plus ? Rappelons que nous avons remis en question les oppositions rural-urbain, ville-campagne, qui ont traditionnellement servi à penser, décrire et classer le milieu agricole. Il nous a semblé *a posteriori* qu'il ne fallait pas trop vite discréditer cette catégorisation, lui attribuant un statut plutôt opératoire qu'analytique. En effet, le rural, tout comme la campagne, nous est apparu important dans la mesure où il correspond à une conception de l'espace qui aide les agriculteurs à se situer symboliquement en leur offrant un

guide de lecture de leur identité sociale, un support pour appréhender le monde qui les entoure. Même s'il ne subsiste plus guère de différences de mode de vie entre les populations des villes et des campagnes, même si la ville est un espace utilisé à de multiples fins par le milieu agricole, il reste que ville et campagne sont intrinsèquement des territoires différents dans leur morphologie. Dans le lien étroit qu'entretiennent les agriculteurs avec la nature, dans la valorisation d'une forme de vie sociale relativement plus libre et conviviale que le sens commun nous renvoie du travail en ville, le rapport au territoire sert de point de repère aux agriculteurs, les aide symboliquement à se définir et à se différencier du milieu urbain, et vice-versa. Dans ce contexte, la dichotomie rural - urbain est une modalité parmi d'autres de structuration de la réalité, elle sert à donner un sens à des expériences concrètes.

Cela étant dit, ce constat ne vient toutefois pas nier qu'il puisse exister diverses problématiques régionales de dépeuplement ou d'occupation du territoire. L'étude de la transformation de la ferme familiale dans le Bas-Saint-Laurent ou en Abitibi, par exemple, ferait probablement entrevoir les traces géographiques et sociales, particulières comme nous le démontrent les travaux de LAMARCHE et ses collaborateurs (1994). En ce qui nous concerne, notre recherche a contribué à enrichir la compréhension du changement qui a marqué la ferme familiale, en y ajoutant le poids des facteurs culturels et sociaux trop souvent occultés dans les analyses, dimensions sans lesquelles une ferme familiale n'aurait pu devenir, selon l'expression même des agriculteurs, une entreprise agricole familiale.

Diane PARENT

*Département d'économie rurale,
Université Laval.*

BIBLIOGRAPHIE

- BAREL, Yves, *La Société du vide*, Paris, Seuil.
1984
- BARTHEZ, Alice, *Famille, travail et agriculture*, Paris, Economica.
1982
- BECOUARN, Marie-Catherine, *Le travail des femmes d'exploitants dans l'agriculture et l'évolution des techniques. Étude de la répartition et des caractéristiques des tâches dans les exploitations agricoles spécialisées*. (Thèse de doctorat, Université de Tours.)
1975
- BERTAUX, Daniel, *Histoires de vie ou récits de pratiques? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, CORDES.
1976
- BERTAUX, Daniel, « L'approche biographique. Sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de sociologie*, 69 : 197-225.
1980

- BOURDIEU, Pierre, « La paysannerie, une classe objet », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, 17-18 : 1977 2-5.
- BROSSIER, Jacques, Etienne CHIA, Eric MARSHALL et Michel PETIT, « Gestion de l'exploitation familiale et pratiques des agriculteurs : vers une nouvelle théorie de la gestion », *Revue canadienne d'économie rurale*, 39 : 119-135.
- DELFOSE, Pascale, *C'est beaucoup changé dedans le temps : ruralité et transition*, Bruxelles, De Boeck. 1988
- DION, Suzanne, *Femmes dans l'agriculture au Québec*, Longueuil, Les Éditions de La Terre de chez nous. 1983
- DION, Suzanne, « Les entreprises agricoles : des entreprises gagnantes », *Actes du 4^e colloque sur la gestion de l'entreprise agricole*, Conseil d'économie et de gestion agricoles du Québec, Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec, 65-76.
- États généraux du monde rural, *Document synthèse*, Longueuil, Union des producteurs agricoles. 1991
- FORTIN, Gérard, *La fin d'un règne*, Montréal, Hurtubise. 1971
- FUNK, T.F. et P.J. SHAW, 1990, *Farmer Psychographics in Canada*, Department of Agricultural Economics and Business, Université de Guelph, Ontario.
- GAGNON, Nicole et Jean HAMELIN (dirs), *L'histoire orale*, Saint-Hyacinthe, Édisem. 1978
- GAGNON, Nicole, *Quelques principes de méthode sur l'entrevue*, Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval, Québec. 1990, circa.
- GOUIN, Daniel et Guy DEBAILLEUL, « Le développement des formes de co-exploitation en agriculture au Québec : un bilan et une interprétation », *Actes du colloque sur la co-exploitation en agriculture*, Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec, 8-25.
- GOUIN, Daniel, Denis HAIRY et Daniel PERRAUD, « Crise laitière et transformation des modes de régulation sectorielle », dans : Jacques FRANQUEN (dir.), *Agriculture et Politiques agricoles en France et au Québec*, L'Harmattan et Presses de l'Université du Québec, 179-181.
- GOUIN, Daniel et Michel MORISSET, « Aperçu du Québec agricole », dans : Jacques FRANQUEN (dir.), *Agriculture et Politiques agricoles en France et au Québec*, L'Harmattan et Presses de l'Université du Québec, p. 21-20.
- Groupe de recherche en économie et politique agricole (GREPA), *Les faits saillants laitiers québécois*, 1993 1993, Québec, Département d'économie rurale, Faculté des sciences de l'agriculture et de l'alimentation, Université Laval.
- JEAN, Bruno, « La question rurale : la ruralité et sa sociologie », *Recherches sociologiques*, XX, 3 : 1989 287-309.
- JEAN, Bruno, « La ruralité québécoise contemporaine : principaux éléments de spécificité et de différentiation », dans : Bernard VACHON (dir.), *Le Québec rural dans tous ses États*, Boréal, 81-105.
- LAGRAVE, Rose-Marie, « Égalité de droits et inégalité de fait entre hommes et femmes en agriculture, comme dynamique du changement social », *Connexions*, 45 : 93-107.
- LAGRAVE, Rose-Marie, « Bilan critique des recherches sur les agricultrices en France », *Études rurales*, 92 : 1983 9-40.

- LAMARCHE, Hugues (dir.), *L'agriculture familiale, t. II, Du mythe à la réalité*, Paris, L'Harmattan.
1994
- LEVALLOIS, Raymond, « La nouvelle gestion des années 90 », *Actes du 4^e colloque sur la gestion de l'entreprise agricole*, Québec, Conseil d'économie et de gestion agricoles du Québec, Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec, 11-36.
1991
- LIPIETZ, Alain, *Choisir l'audace. Une alternative pour le XXI^e siècle*, Paris, La Découverte.
1989
- MORISSET, Michel, *La structure du secteur porcin québécois*, Québec, Groupe de recherche en économie et politique agricoles, Université Laval.
1990
- MUZZI, Patrick et Michel MORISSET, *Les facteurs de réussite ou d'échec de l'établissement en agriculture au Québec*, Groupe de recherche en économie et politique agricoles, Québec, Université Laval.
1987
- PARENT, Diane, *Discours du changement et transformation de la ferme familiale : l'analyse des représentations sociales des partenaires de l'entreprise agricole familiale*, Montréal, Université du Québec à Montréal. (Thèse de doctorat.)
1994
- PELLETIER, François, *Étude régionale sur la typologie des fermes laitières québécoises*, Québec, Groupe de recherche en économie et politique agricoles, Université Laval.
1989
- PETIT, Michel, « Théorie de la décision et comportement adaptatif des agriculteurs », *Compte-rendu de la journée du 21 janvier 1981 sur la formation des agriculteurs et l'apprentissage à la décision*, Dijon, 1-36.
1981
- RHÉTHORÉ, Alain et Dominique RIQUIER, *Gestion de l'exploitation agricole, éléments pour la prise de décision*, Lavoisier.
1988
- SIMARD, Jean-Jacques et Robert POUPART, « Appareil, pratiques, vécu : stratégies organisationnelles et développement sociologique des CLSC », dans *La culture organisationnelle : aspects théoriques, pratiques et méthodologiques*, Montréal, Gaëtan Morin éditeur, 89-108.
1988
- SIMARD, Myriam et Louise ST-CYR, *L'accès à la propriété et au financement agricoles par les femmes au Québec : obstacles financiers et socio-culturels*, Montréal, Groupe Femmes, Gestion et Entreprises, École des Hautes Études commerciales.
1990
- TROTTIER, Mariette, *La situation économique des productrices agricoles au Québec*, Département de sociologie, Université du Québec à Montréal. (Mémoire de maîtrise.)
1984